Vieillir en journalisme, la belle

Dans une profession dont l'âge moyen, au Sud du pays, est de 44,1 ans, un journaliste professionnel sur dix a entre 60 et 70 ans. Comment devenir un senior dans ce métier ? Que faut-il savoir au seuil de la pension ? Témoignages et explications.

Peut-on être un « vieux journaliste » ? Cela ne fait aucun doute à l'égard de l'état civil, ainsi qu'en attestent les 280 professionnels de 60 ans et plus du rôle francophone, ce qui représente quand même 13% de l'ensemble. Parmi eux, 100 ont dépassé l'âge de la pension et restent des « pensionnés actifs », parfois longtemps puisque 52 collègues ont plus de 70 ans.

Pour le reste, il faudrait une étude fouillée pour savoir *comment* on devient un senior de la profession, avec quelle motivation, quelle énergie et quel enthousiasme. Et avec quelle faculté d'adaptation, non seulement aux évolutions techniques du métier mais aussi aux changements qui affectent sa nature et ses principes.

Il est vrai que cette profession, davantage que bien d'autres sans doute, a connu des chambardements inouïs, en particulier dans la presse écrite. Pendant un siècle, les journaux étaient restés l'un des produits de grande consommation les plus stables dans leur forme matérielle et leur mode de production. Et voilà qu'un journaliste à peine âgé de 60 ans aujourd'hui a connu la composition au plomb et l'offset ; le noir et blanc et la quadrichromie ; la machine à écrire mécanique et le PC portable ; le garçon de course et l'e-mail ; le belino et l'appareil photo numérique… Ses collègues de l'audiovisuel ont dû se convertir au montage numérique. Et tous sont maintenant confrontés, bon gré mal gré, aux défis du multimédia.

Mais le plus difficile n'était pas là. Les déceptions se sont accumulées chez pas mal d'aînés sur l'évolution de « leur » journalisme, soumis comme jamais aux diktats de la logique économique et à des conditions de travail moins favorables. Nostalgie d'anciens combattants ronchons ? On ne peut pas caricaturer le constat, ainsi que le suggèrent les témoignages ci-contre *(lire page 5)*.

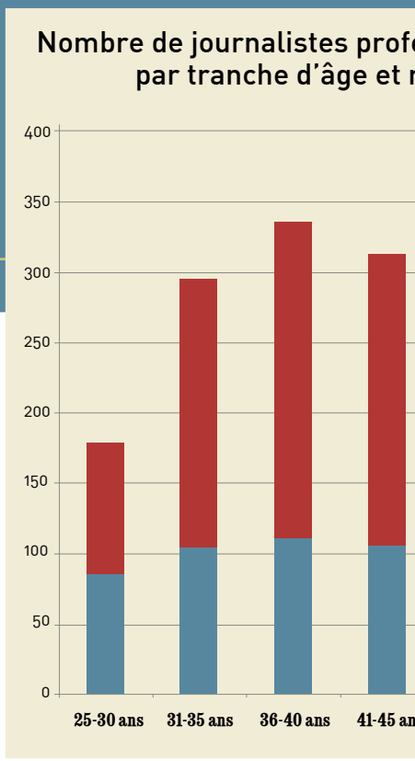
Les femmes décrochent

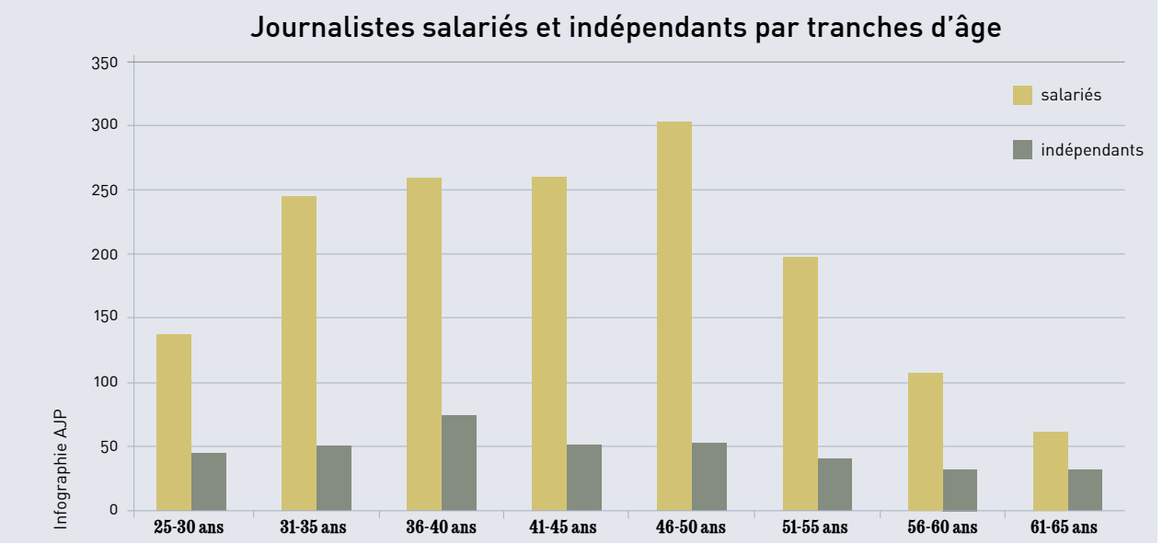
On compte actuellement 2.034 journalistes professionnels de 25 à 65 ans, indépendants et salariés réunis. Avec une **moyenne d'âge de 44,1 ans**, la profession n'est pas particulièrement jeune. Elle l'est en tout cas moins qu'en France où cette moyenne était de 42,2 ans en 2008. Pour l'anecdote, on notera que le plus grand nombre de collègues (78) sont nés en 1962.

La répartition des journalistes par tranches d'âge souligne quelques différences **entre salariés et indépendants**. Si les 25-35 ans constituent le quart des effectifs dans les deux catégories, la tranche la plus fournie chez les salariés est celle des 46-50 ans, tandis qu'il s'agit des 36-40 ans chez les pigistes. Chez ces derniers, on reste également plus longtemps dans le métier, ce qui n'est pas surprenant. Les 56-65 ans y représentent en effet 16,4% alors qu'ils ne sont plus que 11% chez les salariés.

Disparités également **entre les hommes et les femmes**. Tous statuts confondus, elles sont 47,5% en début de carrière mais 17,7% en fin de carrière. Et si leur nombre augmente jusqu'à la tranche des 36-40 ans, il ne cesse ensuite de décroître, ce qui n'est pas le cas chez les hommes.

J.-F. Dt





De l'artisan

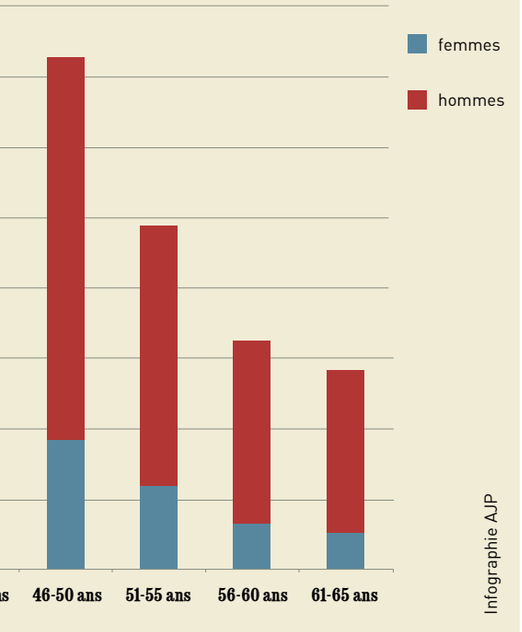
Nous, les journalistes, nous ne sommes pas différents des autres catégories sociales. Nous nous posons les mêmes questions existentielles en vieillissant. Nous n'échappons pas au diktat d'une société qui privilégie la jeunesse et célèbre la beauté. Les plus âgés, sauf lorsqu'ils dirigent un gouvernement ou un conseil d'administration, savent qu'ils peuvent être démodés, déclassés. Dans les médias, et a fortiori, en télévision, le phénomène est exacerbé. La guillotine de l'âge est cruelle. Et le sujet tabou. Chacun d'entre nous se souvient de bribes de conversations, ébauchées entre deux reportages, de complaintes nostalgiques et stériles. Il n'existe guère d'études, de statistiques ou même de témoignages pour l'évoquer autrement que sous l'aspect économique : coût des retraites pour l'Etat et coût salarial élevé pour les entreprises.

Cela dit, je crois que notre métier nous permet d'aborder différemment le cap de la vieillesse. La formule est éculée mais, à l'image de Tintin, nous avons une capacité presque naturelle à maintenir notre curiosité en éveil. Et c'est une chance.

Bien davantage que l'âge, le temps m'inquiète. Une course contre la montre quotidienne, à l'échelle de la planète. Dans cette mêlée à la fois complexe, exigeante, consensuelle, uniforme, il est de plus en plus difficile aujourd'hui de se distinguer. J'appartiens, comme certains

affaire ?

essionnels (salariés et indépendants)
répartition hommes / femmes



at à l'industrie

d'entre vous, à une génération – celle des quinquas – qui s'est libérée du joug des idéologies totalitaires. J'ai vu le mur de Berlin tomber et j'ai voulu faire tomber tous les murs. Mon métier a nourri l'idéal d'un monde meilleur que celui de mes parents. J'ai choisi ce métier pour être libre. Pour être un saltimbanque de la pensée et de l'action. Pour découvrir le monde, le comprendre et le donner à comprendre.

Ce rêve, je continue à le vivre. Depuis vingt-six ans, RTL-TVI m'a témoigné sa confiance pour que je puisse arpenter le monde, enrichir ma connaissance et la faire partager. Pas sans contrepartie évidemment. La passion – ce mot obsolète aujourd'hui – est oublieuse de la vie privée mais c'était mon choix.

Le défi majeur du numérique

Je ne suis pas sûr, en revanche, que les générations qui me suivent et qui ont davantage intégré les mutations techniques et sociales bénéficient d'une expérience similaire. « Plus raisonnables », les plus jeunes semblent avoir démythifié cet étrange rapport sentimental qui nous liait au métier et qui a généré tant de désillusions. Le journalisme est passé de l'artisanat à l'industrialisation, au formatage de l'information. L'ère du numérique nous lance un défi majeur, nous oblige à innover, à nous adapter ou… disparaître. C'est un défi majeur dans l'histoire de notre métier. Encore plein d'inconnu et de promesses pour défier ce temps qui passe. Avec l'espoir que jamais les frustrations ou les déceptions ne viendront rider une vie peu banale de reporter.

Jean-Pierre Martin

Parole de dinosaure

« *C'est plus comme avant…* » C'était la phrase que prononçait dans un soupir le légendaire Walter Schwilden quand il voulait exprimer sa désapprobation et son impuissance face à l'un ou l'autre changement dans la manière de traiter l'information dans « son » journal, *Le Soir*. Quand il est mort prématurément, le dessinateur Royer, autre légende du *Soir*, lui a rendu hommage en mettant dans la bouche de son personnage-fétiche : « *Cher Walter, ce ne sera plus jamais comme avant* ».

Quand, comme moi, on a fait quasi toute sa carrière au *Soir*, on y a vécu bien des changements et on ne les a pas tous appréciés. Voir fondre le nombre de correspondants attitrés à l'étranger et de reportages sur fonds propres, constater parfois la primauté de la quantité sur la qualité (ça a commencé avec la guerre du Golfe) et de l'émotion sur le traitement journalistique (depuis la mort du roi Baudouin), l'abandon quasi total des nouvelles (hors politique) de Flandre puis même, pour les lecteurs bruxellois, de Wallonie, l'hyperspécialisation remplaçant la polyvalence, le renoncement à la formation interne des jeunes engagés, la réduction comme peau de chagrin des services aux lecteurs, l'inféodation de la culture aux promos orchestrées par les « majors » de la musique et du cinéma, la transformation de la une en folder de magasin à bas prix et, par dessus tout, l'irrésistible dégringolade du tirage, tout cela rongeait le moral des « dinosaures » de la rédaction, en même temps que montait un autre mal irrépressible : le stress. Car, pour tous, la charge de travail dans l'urgence s'accroissait. Non, décidément, quand j'ai pris ma retraite en 2001, « c'était plus comme avant ».

Parfois, pour me remonter le moral, j'allais voir, à la bibliothèque, un *Soir* du temps de mes débuts : bon sang, qu'est-ce que c'était pénible ! Une seule page pour l' « international » qui, pourtant, fournissait toutes les manchettes, comptes-rendus de bals et soirées avec liste des personnalités présentes, faits-divers insipides quêtés dans les commissariats, compilations laborieuses de dépêches Belga, etc. Et c'était l'époque où le tirage était de 240.000 exemplaires !

Je reste une lectrice du *Soir* et, si tout ne m'y plait pas, j'y trouve toujours de l'intérêt et repère encore les flammes du feu sacré sous nombre de signatures. Tant qu'il brûlera, je continuerai à croire en l'avenir de la presse écrite.

Marie-Claire Bourdoux

Marie-Claire Bourdoux après une nuit blanche à Zaventem dans l'attente de l'arrivée d'« évacués » de Stanleyville, en novembre 1964. (Photo : Jean Durieux/*Le Soir*)

La doyenne

On la croise aux conférences de presse, à des colloques, à l'assemblée générale de l'AJP. Et elle n'y vient pas pour tuer le temps… Car Marie-Madeleine Arnold a un agenda bien chargé et la plume alerte, ce qui serait banal pour la journaliste indépendante qu'elle est, si elle n'avait cette particularité de compter… 90 printemps. Née le 1er octobre 1919, Marie-Madeleine, Gulikers de son nom de jeune fille, est à coup sûr la doyenne des collègues francophones encore actifs. Et elle doit détenir le plus long parcours journalistique, entamé à l'âge de 17 ans.

Marie-Madeleine Arnold à 17 ans.

Grande reporter, elle a consacré l'essentiel de sa carrière et de ses passions à l'Afrique noire. Elle a vécu douze ans au Congo ex-belge, y fondant avec Max, son mari, l'hebdo *La Presse africaine*, en 1952. Mais sa curiosité pour les gens n'a pas eu de frontières, et il serait plus facile d'énumérer les rares pays du monde où elle n'a jamais voyagé. Clin d'œil d'une carrière : le nombre de médias auxquels elle a collaboré est exactement celui des bougies de son prochain gâteau d'anniversaire…

J.-F. Dt